

QUE SIGNIFIE ÊTRE PARENT AUJOURD'HUI ?

- En couple, séparé(e)s, remarié(e)s : qui sont les parents de nos jours ?
- De bons éducateurs ? Des pourvoyeurs d'affection ? Plus que tout, ils doivent se coordonner afin de coopérer pour le bien de l'enfant. Ce que les psychologues appellent la « coparentalité ».

Par Nicolas Favez, professeur de psychologie clinique du couple et de la famille à la faculté de psychologie et des sciences de l'éducation de l'université de Genève et coresponsable de l'unité de recherche du centre d'étude de la famille à l'université de Lausanne.

● Les parents d'aujourd'hui ne vivent plus tous dans les mêmes conditions familiales...

● Mais que l'on soit en couple homo- ou hétérosexuel, seul(e), remarié(e), etc., les études récentes ont montré que les enfants des « nouvelles familles » ont un développement similaire à celui des jeunes vivant dans des familles « traditionnelles ».

● À condition que les adultes coopèrent et s'entendent pour l'éducation des plus jeunes ! Les psychologues ne parlent donc plus de parentalité, au sens classique du terme, mais bien de coparentalité.

Couple hétérosexuel, homosexuel, libre, famille monoparentale, recomposée... Les parents d'aujourd'hui ont des vies très différentes selon leur situation « conjugale », mais ils doivent toujours s'organiser, coopérer et bien s'entendre pour éduquer au mieux leurs enfants. Ce qui fait l'objet de nombreuses recherches. Auparavant, la « parentalité » – le fait d'être parent – était peu discutée ou analysée : elle était avant tout affaire de femme, car c'était sur la mère que reposaient la responsabilité et la tâche de s'occuper des petits, le père étant chargé de garantir, grâce aux ressources qu'il procurait, un

contexte stable et protecteur qui permettait à la relation mère-enfant de s'épanouir.

DE LA FAMILLE TRADITIONNELLE À LA CONTEMPORAINE

Mais ce modèle, que l'on qualifie généralement de « classique » ou « traditionnel », ne suffit plus pour décrire la parentalité d'aujourd'hui, comme le précisent en 2019, dans leurs essais, les sociologues français Gérard Neyrand, Martine Segalen et Agnès Martial. Le xx^e siècle a connu une évolution importante des rôles sociaux, due notamment à la revendication des femmes de s'établir dans le monde du travail et à celle des pères de s'investir auprès des enfants, qui se sont déployées dans une époque plus égalitaire qu'auparavant. D'où une redéfinition des rôles parentaux et une structuration différente de la famille.

Cet abandon des repères classiques a ouvert la voie à une grande variété et richesse de fonctionnements, mais dans l'ensemble, les études révèlent ●●●

••• que le passage du « traditionnel » au « contemporain » n'est en rien dommageable pour les enfants. En revanche, au moment d'organiser la vie familiale, cela a créé une incertitude et une complexité qui n'existaient pas auparavant, notamment en ce qui concerne la « collaboration » entre parents. Et l'on peut désormais dire que la parentalité est fondamentalement devenue une « coparentalité ».

Qu'est-ce que cela veut dire ? S'interroger sur les nouvelles façons de « faire famille » implique de se pencher d'abord sur ce que signifie être parent, afin de comprendre comment la parentalité peut prendre plusieurs figures.

QUELLES SONT LES TÂCHES PARENTALES ?

Il est d'usage de considérer trois niveaux dans la parentalité : c'est d'abord un statut – on est parent par force de loi ; c'est également une identité – on se sent père ou mère, comme partie intégrante de sa personnalité ; enfin, être parent recouvre un ensemble d'actions qui visent à prendre soin des enfants et à développer des relations avec eux, comme le précisait déjà le pédopsychiatre français Didier Houzel en 1999. Les deux derniers niveaux, identitaires et d'actions, sont ceux qui intéressent la psychologie et d'innombrables recherches ont été menées. Toutefois, corollaires du modèle classique, ces dernières se sont surtout focalisées sur le fait d'« être mère » et d'« agir en tant que mère », en se fondant sur l'observation des interactions mère-enfant et sur des entretiens.

Ainsi, on a mis en évidence quelles dimensions de la parentalité – chez la mère, donc – sont associées à un développement harmonieux de l'enfant et à un exercice valorisant de la parentalité. D'abord, la mère est une source de stimulation et d'éveil qui permet au tout-petit de se découvrir et de découvrir le monde. Dès la naissance, le bébé s'oriente vers son entourage, comme le révèle son attirance pour la voix ou les visages humains. En retour, la maman « répond » en stimulant son bébé avec des gazouillis, en lui parlant, en le touchant, en le portant et en lui souriant. Ces stimulations éveillent l'enfant au monde et contribuent à son développement moteur, sensoriel et cognitif (voir l'encadré page ci-contre).

STIMULER, AIMER ET CANALISER LE TOUT-PETIT

Ensuite, la maman est garante de la sécurité de son petit, grâce à laquelle il prend confiance en lui et en les autres. Il s'agit pour elle d'être *sensitive*, à savoir de comprendre les besoins de son enfant et d'y répondre de façon adéquate, par exemple le consoler quand il est effrayé. Enfin, la mère lui assure l'acquisition

des règles et des limites afin qu'il puisse s'intégrer dans son environnement social.

Deux attitudes colorent donc l'éducation : l'affection que l'on donne à son enfant et le niveau d'exigence et de contrôle que l'on exerce sur son comportement. Le fait d'être à la fois affectueux et exigeant procure un milieu dans lequel les limites sont tenues fermement, mais avec bienveillance.

PAPA – AUSSI – PEUT ÊTRE PARENT !

Et le père dans tout ça ? Dans les années 1950, on se demandait quelles seraient les conséquences sur le tout-petit de l'activité professionnelle de la mère, tout comme on s'interrogeait sur la capacité des hommes à s'occuper de très jeunes enfants. Mais ce n'est que dans les années 1970 que les études sur les interactions père-bébé se sont multipliées. Celles-ci ont alors montré que le papa mettait en œuvre des comportements similaires à ceux de la mère et pouvait donc être tout aussi chaleureux et capable d'identifier les besoins de son enfant, comme le décrit le psychologue français Jean Le Camus en 2004.

Certains chercheurs ont même comparé le ressenti maternel au ressenti paternel. Par exemple, on montrait des bébés en train de pleurer à des parents dont on mesurait les paramètres physiologiques, comme le rythme cardiaque ; puis on les interrogeait sur l'inconfort et le stress qu'ils avaient ressentis. Résultat : il n'existait aucune différence entre pères et mères ; toutes et tous se sentaient stressés.

D'autres études ont montré que si la mère se révèle un « meilleur » parent dans certaines circonstances, par exemple dans la capacité à

**Le papa met en œuvre
des comportements
similaires à ceux
de la mère et peut
donc être tout
aussi chaleureux
et capable d'identifier
les besoins de l'enfant**

décoder les pleurs de l'enfant, c'est principalement dû au fait que généralement, dans notre société, elle s'occupe davantage des petits, voire est femme au foyer. L'expertise d'être parent est donc issue d'un « apprentissage » au contact des jeunes, et non déterminée *a priori*. Par ailleurs, quand on demande à des pères de raconter l'accouchement de leur premier enfant deux ou trois jours après la naissance, on constate un « bouleversement » analogue à celui des mères : exaltation complète, augmentation de l'estime de soi et description du nouveau-né comme parfait, par exemple.

En conséquence, ces résultats ont bousculé la conception traditionnelle selon laquelle, par force de nature, la maman doit s'occuper de l'enfant, car elle seule en est capable. Le père est tout aussi apte. D'où une possible redistribution des rôles dans la famille sans que cela ne soit dommageable pour l'enfant.

LA COPARENTALITÉ AU QUOTIDIEN : RESTEZ SOUDÉS !

Cette reconnaissance des aptitudes des deux parents et de leurs aspirations à mener une vie à la fois familiale et professionnelle a placé la coparentalité au centre du fonctionnement familial. En psychologie, la coparentalité est définie comme la part de la relation parentale qui est centrée sur l'enfant, à savoir le soutien que les parents s'apportent mutuellement. Le principe central en est la cohésion, qui crée chez chaque parent le sens de faire équipe. En d'autres termes, les psychologues se focalisaient – avant – sur les capacités maternelles (au début des recherches sur la parentalité) ; ils s'intéressent – maintenant – à la collaboration entre parents.

Le soutien mutuel correspond en premier lieu à une aide concrète, c'est-à-dire à la façon dont les tâches parentales sont réparties. Les études scientifiques ont montré que les couples satisfaits dans leur relation coparentale sont ceux où il n'existe pas de décalage trop marqué dans la répartition des tâches effectives et celles souhaitées par chacun des partenaires. En d'autres termes, l'équité est fondamentale : chacun doit avoir l'impression que l'autre fait son dû. En revanche, cela ne signifie pas que la répartition est objectivement égalitaire ; l'important est l'accord entre les parents sur « qui fait quoi ».

Toutefois, cela ne suffit pas : reconnaissance et empathie sont aussi indispensables pour que la cohésion et le sens de faire équipe perdurent. Le soutien émotionnel « cimente » la relation et explique également pourquoi la cohésion est garantie même dans les cas de répartition « spécialisée ». Rien ne vaut un petit : « Merci beaucoup d'être

COMMENT STIMULER SON BÉBÉ ?

Tout adulte qui s'occupe d'un enfant et l'élève doit le stimuler afin qu'il ait un développement moteur, sensoriel et cognitif adéquat. Ces stimulations ont déjà été décrites par le pédopsychiatre américain Daniel Stern en 1977. Pour être constructives, elles doivent répondre à un certain nombre de critères.

- **La stabilité.** Les stimulations doivent être suffisamment répétées pour que le petit puisse se familiariser avec, comme un jeu de « coucou » que l'on fait plusieurs fois.
- **La cohérence.** Il ne faut pas changer de stimulation de façon trop abrupte, passer du coq à l'âne sans raison.
- **La congruence.** Le parent ne doit pas envoyer à son enfant des signaux contradictoires, comme le seraient un ton de voix joyeux et un visage triste.
- **L'ajustement.** Les stimulations correspondent à l'état de l'enfant au moment où on les réalise, par exemple il ne s'agit pas de l'exciter alors qu'il est prêt à s'endormir.
- **La prévision.** L'enfant doit pouvoir, en partie, anticiper ce qui va suivre.
- **La contingence.** Il doit y avoir un enchaînement entre les réactions de l'enfant et ce que fait l'adulte, comme un dialogue ou un échange.



allé(e) faire les courses...» En effet, il est bien connu que le sentiment d'injustice ou de non-reconnaissance est l'un des premiers moteurs des conflits de couple, qui « légitime » les comportements négatifs que le partenaire se sentant lésé met parfois en œuvre (nous y reviendrons plus loin).

PLUS LE PARENT SE SENT COMPÉTENT, PLUS IL L'EST

Quels sont les effets d'un soutien mutuel entre les coparents ? Ils sont multiples, non seulement sur la relation entre les parents, mais aussi sur chaque parent, et sur les échanges qu'il ou elle développe avec ses enfants. Le fait de devenir parent se construit et se consolide dans l'expérience : vivre, jour après jour, des expériences positives dans ●●●

QUE SIGNIFIE ÊTRE PARENT AUJOURD'HUI ?

••• lesquelles le père ou la mère se sent compétent – «Je comprends mon enfant quand il pleure, j'arrive à le calmer, il me sourit...» – renforce le fait d'«être parent». Et le soutien du partenaire joue un rôle similaire, car l'image renvoyée par l'autre participe de la consolidation de ce sentiment.

Or un parent qui se sent compétent et efficace tend à agir de façon compétente. C'est un cercle vertueux : les études scientifiques ont montré que le soutien coparental engendre un sentiment d'auto-efficacité élevé, qui à son tour favorise la mise en œuvre des comportements éducatifs décrits plus haut dans les interactions avec les enfants. À l'inverse, les parents stressés ou se sentant incompetents ont plus de peine à être à l'écoute des petits, se montrent plus impatients et irascibles.

Bien sûr, la cohésion ne dépend pas que de l'aide concrète. D'autres facteurs interviennent, dont trois sont primordiaux pour la coparentalité et déterminent la façon dont chaque parent va agir et, ce qui est fondamental, va comprendre les actions de l'autre.

Le premier facteur est la satisfaction conjugale : même si cela semble évident, différents travaux ont largement montré que les couples satisfaits en ménage arrivent plus facilement à garantir une cohésion coparentale, car il y a une sorte de «cadre interprétatif positif» qui est transposé de la relation conjugale à la relation coparentale. En clair : dans les couples satisfaits, les comportements de soutien de l'autre sont vus comme généraux et reflétant sa personnalité, et les petits ratés ou manquements de la vie quotidienne sont vus comme accidentels. Dans les couples en difficulté, c'est l'inverse : les «bons» comportements sont vus comme accidentels, et les ratés comme représentatifs de la personnalité de l'autre. Il y a donc là aussi un effet de cercle vertueux ou... vicieux.

UN PAPA PRÊT À TOUT !

La deuxième variable essentielle à la coparentalité est l'engagement paternel, à savoir dans quelle mesure le père est prêt à s'investir. Trois niveaux d'engagement sont possibles : le premier est l'investissement concret et quotidien, c'est le temps que le papa passe avec les enfants ; le deuxième est l'investissement émotionnel, à savoir le cœur qu'il met à l'ouvrage ; le troisième est l'ensemble des responsabilités que le père endosse – c'est-à-dire non seulement ce qu'il fait, mais aussi ce qu'il se charge d'organiser, donc la «charge mentale» qu'il assume.

Bien entendu, les mères présentent également ces trois niveaux d'engagement, mais chez ces dernières, ils sont en général assumés tous les trois «en bloc», ce qui n'est pas forcément le cas chez les pères. Ainsi, même dans les familles où

les tâches sont réparties de façon égalitaire, il arrive très souvent que la charge mentale pèse sur la maman et peu sur le papa, bien que ce dernier participe activement aux tâches quotidiennes. Mais si le père est engagé à tous ces niveaux, alors, en général, sa compagne est plus satisfaite et l'équilibre coparental est meilleur.

Le troisième et dernier facteur est en miroir du deuxième (l'engagement paternel) : en effet, si les mères appellent souvent de leurs vœux un plus grand engagement de leur partenaire, elles ressentent aussi parfois ce dernier avec une certaine ambivalence... Elles sont soulagées, certes, mais ont également le sentiment de «perdre le contrôle», de sorte que certaines femmes sont tentées de diriger, contrôler ce que fait le père. Avec pour conséquence une diminution de son investissement...

Pour désigner cette réaction, on a employé le terme de «garde-barrière» (de l'anglais *gatekeeping*) : la mère exerce une activité de «filtrage» ou «d'accès sous condition» sur la relation entre le papa et l'enfant. Comment expliquer cette réaction apparemment paradoxale ? Elle est liée au poids



Couple hétéro- ou homosexuel, famille monoparentale ou recomposée... Peu importe le cas, les parents doivent s'entendre pour éduquer les enfants.



© Getty images/Alain Mueller

des attentes sociales sur le rôle de maman : les femmes qui tendent à garder le contrôle rapportent le faire car elles sentent que c'est ce qui est attendu d'elles. D'ailleurs, en général, les attentes de la mère sont celles qui prédisent le mieux la façon dont la famille va s'organiser.

Que se passe-t-il en l'absence de cohésion coparentale ? Des conflits, souvent nombreux et fréquents, émergent. Toutefois, il ne faut pas confondre les termes « couple en conflit » et « couple engagé dans une interaction conflictuelle ». Le premier fait référence à un état de la relation, caractérisé par de nombreuses séquences d'échanges conflictuels et le second, à une dynamique interactive. Or cette dernière diffère selon l'état du premier : les études ont montré que ce qui différencie les couples « en conflit » de ceux qui ne le sont pas, ce n'est pas d'avoir des désaccords et des disputes, mais plutôt la façon de les négocier.

IL FAUT SAVOIR GÉRER LES CONFLITS DE COUPLE

En effet, dès 1999, le professeur de psychologie américain John Gottman et le journaliste Nan Silver ont observé que, dans les couples « en conflit », les discussions tendues et les disputes sont entachées de plusieurs « erreurs communicationnelles », qui ont pour conséquence d'envenimer l'échange et d'aggraver le mauvais état de la relation. Par exemple, on a proposé à des couples de tenter de se mettre d'accord sur un sujet de discorde dans des « tâches de discussion de conflit », effectuées en laboratoire, afin de dresser une « anatomie » de la dispute :

Les résultats ont révélé une forme de « glissement » ; au lieu de discuter du fond du problème, du fait sur lequel ils ne sont pas d'accord – avoir oublié de faire quelque chose, par exemple –, les partenaires s'adressent des critiques réciproques portant sur la personne de l'autre : « De toute façon, tu n'es pas fiable ! » Les reproches de l'un entraînent les reproches de l'autre, créant un engrenage négatif. Avec le temps, la répétition de ce type d'échanges amène à l'utilisation « d'attaques » plus virulentes, comme le mépris – « mon pauvre, ma pauvre » –, les répliques défensives – « je n'y peux rien, tu ne me laisses pas le choix » – et la non-réception, à savoir faire la sourde oreille et ne pas tenir compte de ce que dit l'autre. Plus les échanges s'enveniment, plus le ressentiment de chacun augmente, plus il est probable qu'un échange négatif se produise à nouveau. Les disputes sont ainsi dites « destructives ».

À l'inverse, dans les couples ne présentant pas de difficulté marquée, les disputes et les séquences de conflits portent en général sur les faits et chacun ●●

••• prend la responsabilité de ce qu'il dit. Il peut y avoir de la colère, certes, mais il y a peu de glissement vers des critiques adressées à la personnalité de l'autre. Quand cela se produit néanmoins – ce qui arrive parfois, même dans les couples les plus unis! –, les partenaires désamorcent l'engrenage: l'un ou l'autre recule, s'excuse, réagit avec humour, envoie des messages d'apaisement. Les compromis sont alors possibles: chaque adulte y met du sien et une solution peut être trouvée – ou un accord sur le fait qu'une solution ne sera jamais trouvée... La dispute est alors dite «constructive».

Comment éviter de basculer dans les disputes destructives? Tout d'abord, une évidence: meilleur est l'état de la relation, moins il est probable que ce type de conflit apparaisse. Toutefois, il est important que les désaccords soient abordés et discutés, même s'ils semblent anodins; les petites insatisfactions, dans un premier temps sans conséquence, tendent à sédimenter et provoquer un jour un basculement en raison d'un trop-plein. Plus on attend, plus les disputes risquent d'être destructives; et plus il y a de conflits de ce type, plus la relation se détériore. La mise en œuvre d'actions réparatrices est également un facteur protecteur: après une grosse dispute, faire quelque chose pour l'autre, réaffirmer le lien, montrer de l'affection, amortit l'effet négatif de l'échange sur le long terme.

LES «NOUVELLES FAMILLES», HOMOPARENTALES...

Être parent aujourd'hui, c'est donc savoir affirmer ses attentes et son vécu, mais également être à l'écoute des attentes et du vécu de l'autre. Tout en procurant amour et affection, en donnant un cadre éducatif, en prenant soin de l'enfant, en s'accordant avec le coparent, en réglant les conflits, en montrant une cohésion qui garantit un contexte de développement stable pour le petit... Ces caractéristiques sont-elles l'apanage de la famille traditionnelle?

Aujourd'hui, la reconnaissance des familles non traditionnelles, quelquefois appelées «nouvelles familles» (c'est surtout leur reconnaissance qui l'est!), s'est accompagnée d'études scientifiques sur leur fonctionnement et, surtout, sur le développement des enfants, ces familles étant vues *a priori* comme «à risque», car déficitaires par rapport au modèle classique. Et ces travaux de recherche ont permis d'élargir la vision de la coparentalité...

En effet, dans la famille homoparentale, le déficit serait venu de l'absence de l'un des sexes et des caractéristiques «genrées» qui en découlent: une absence de père exposerait à un manque de discipline, alors qu'un défaut de mère

Aucune différence de développement ou d'éducation n'existe entre un enfant de famille traditionnelle et un enfant vivant dans une «nouvelle famille»



conduirait à un manque d'affection... De très nombreuses études avec des suivis sur plusieurs années et des enfants d'âges très variés ont conduit à des résultats sans appel : il n'y a quasiment aucune différence pour, notamment, l'identité de genre des enfants, leur orientation sexuelle une fois adultes, les troubles du comportement, ou encore la réussite scolaire, comparés à des enfants issus de familles hétéroparentales.

Ainsi, indépendamment de leur sexe biologique, les parents font preuve des caractéristiques attribuées au genre (autorité, empathie, pose de limites notamment) indispensables au développement du petit. De plus, tout comme dans les couples hétéroparentaux, les partenaires mettent en avant l'importance de se sentir soutenus, à la fois émotionnellement et concrètement dans la réalisation des tâches parentales. En revanche, on constate fréquemment une différence, et pas des moindres : la répartition des tâches est souvent plus égalitaire chez les couples homosexuels...

... MONOPARENTALES...

Autre situation semblant peu favorable : les familles monoparentales, après un divorce ou une séparation. *A priori*, le déficit pour les enfants semblait avéré, car les premières enquêtes montraient que les jeunes de ces familles avaient plus de risques de présenter un certain nombre de difficultés : troubles oppositionnels, agressivité et échecs scolaires notamment. En cause, à nouveau : l'absence de discipline due au fait que le père n'est plus présent quotidiennement (la majorité de ces familles étant menée par la mère).

Or, quand on compare des familles monoparentales et des familles « intactes » ayant des ressources socioéconomiques équivalentes, il n'apparaît plus aucune différence entre les enfants ! Le facteur socioéconomique serait donc la cause principale des difficultés constatées dans les familles monoparentales, les séparations s'accompagnant en général d'une baisse du niveau de vie de chacun des anciens partenaires.

De plus, on a élargi la vision de la coparentalité pour comprendre comment ces familles fonctionnent : dans de nombreux cas, la mère n'est en fait pas complètement seule, mais dispose d'un « coparent », qui l'aide et la soutient. Il s'agit du père (de l'ex), si le divorce n'est pas trop conflictuel, d'un nouveau conjoint, de ses propres parents, d'une sœur, d'un parrain... Dans ces relations entre un « monoparent » et un autre adulte, quel qu'il soit, on retrouve ainsi le besoin d'être soutenu, au moins émotionnellement, et l'on observe des formes d'aide concrète ou même de conflits, comme dans les couples traditionnels.

Enfin, si les deux types de famille précédents étaient vus comme pêchant par manque, un troisième type est considéré comme pêchant par excès : les familles recomposées. Dans ces dernières, il y a pléthore d'adultes, avec des statuts différents, mais tous face à des tâches analogues à accomplir pour gérer la vie quotidienne, s'impliquer dans l'éducation des enfants. La cohésion est dans ce cas-là plus complexe : le parent continue à collaborer post-divorce avec son ex-conjoint, et le beau-parent collabore avec le parent pour s'occuper des petits quand ils résident dans le foyer recomposé.

... OU RECOMPOSÉES

Les études scientifiques révèlent à nouveau que cette coparentalité parent-beau-parent se construit de façon analogue à la coparentalité parent-parent et qu'elle a des caractéristiques équivalentes, mais avec une intensité moindre. Ainsi, au sein des duos parent-beau-parent, chacun confie qu'il sollicite moins le soutien de son partenaire, ce qui s'explique peut-être par le fait que la répartition des tâches est fortement déséquilibrée dans ces familles : le parent s'occupe le plus souvent bien plus de ses propres enfants que le beau-parent... Cette coparentalité « atténuée » permet ainsi que l'engagement du beau-parent ne soit pas vécu comme intrusif par les jeunes ou par le géniteur ; néanmoins, elle contribue au bien-être et au développement des enfants. Et ceci est d'autant plus important que ces derniers ont tendance à présenter, dans les premiers temps suivant la séparation, des difficultés émotionnelles ou de comportement. La relation coparentale parent-beau-parent participe alors au retour à la normale, constaté chez la majorité de ces enfants.

Dès lors, on ne parle plus de parentalité, mais bien de coparentalité, dans des familles aux multiples visages, où les adultes font « équipe », pour ainsi dire « au-delà » des parents. Comment est-ce possible ? Les recherches scientifiques ont montré que les besoins des plus jeunes sont de trois ordres principaux : chaleur (amour, affection), éducation (cadre, limite) et enfin logistique (besoins physiologiques). Être parent aujourd'hui, c'est donc répondre à ces besoins, ce que toute équipe d'adultes est capable de faire ! L'important est alors le soutien et la cohésion coparentale, quels que soient les membres de l'équipe, et même en cas de divorce – qui, de fait, ne change pas la nécessité de la collaboration avec l'ex-conjoint. L'idée – reçue – que la spécialisation des rôles est indispensable dans une famille repose donc sur un « habitus » social et non sur des caractéristiques naturelles des pères et des mères... ●

Bibliographie

- N. Favez**, *L'Art d'être coparents. Se soutenir pour élever ses enfants*, Odile Jacob, 2020.
- M. Segalen et A. Martial**, *Sociologie de la famille*, Armand Colin, 2019.
- G. Neyrand**, *La Mère n'est pas tout*, Erès, 2019.
- B. Pierrehumbert**, *Le Premier Lien. Théorie de l'attachement*, Odile Jacob, 2018.
- N. Favez**, *Psychologie de la coparentalité. Concepts, modèles et outils d'évaluation*, Dunod, 2017.
- E. Gentaz, S. Denervaud et L. Vannetzel**, *La Vie secrète des enfants*, Odile Jacob, 2016.
- N. Favez, H. Tissot et F. Frascarolo-Moutinot**, *Naître et grandir au sein de la triade. Le développement de l'alliance familiale*, De Boeck, 2013.
- J. Le Camus**, *Le Vrai Rôle du père*, Odile Jacob, 2004.
- D. Houzel**, *Les Enjeux de la parentalité*, Puf, 2002.
- D. N. Stern**, *Mère-enfant. Les premières relations*, Mardaga, 1977.